

Usage et usure du temps dans un groupe de femmes en formation en milieu rural

Ghislaine de Sury

Volume 1, numéro 1, 1988

À propos d'éducation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057502ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057502ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Sury, G. (1988). Usage et usure du temps dans un groupe de femmes en formation en milieu rural. *Recherches féministes*, 1(1), 105–112.
<https://doi.org/10.7202/057502ar>

Résumé de l'article

L'analyse de formations des femmes en milieu rural met en évidence des difficultés relatives au temps, difficultés spécifiques de ce public. Une pré-enquête fait apparaître certaines constatations au niveau des pratiques, des représentations et des normes structurant le temps de ces femmes. Leurs rythmes de vie, organisés traditionnellement autour des enfants et d'activités de production familiale, sont confrontés à une autre organisation du temps : celle du travail salarié. Il s'ensuit un processus dans lequel le temps de ces femmes est fortement dévalorisé. Au niveau des normes, l'exigence de « disponibilité » et de « présence », le contrôle social discret mais réel, et surtout la culpabilité relative au fait de « prendre du temps pour soi » manifeste une norme implicite : « le temps des femmes doit être complètement occupé ». C'est en tout cas le modèle que les mères transmettent à leurs filles et qu'elles reproduisent aujourd'hui comme autrefois. Dans quelle mesure les formations doivent prendre en compte ces composantes du temps des femmes ? Peuvent-elles faire évoluer ce rapport au temps, en fonction de quels objectifs, et avec quels moyens ? Autant de questions que pose cette recherche-action.

NOTE DE RECHERCHE

USAGE ET USURE DU TEMPS DANS UN GROUPE DE FEMMES EN FORMATION EN MILIEU RURAL

Ghislaine de Sury

Institut Universitaire de Formation Continue,
Université de Besançon

La recherche présentée ici est née des interrogations d'une équipe de formatrices de l'Institut Universitaire de Formation Continue de l'Université de Besançon. Cette équipe, associant étroitement recherche et formation, a monté et réalisé un certain nombre d'actions de formation en direction des femmes, en particulier des stages de Réinsertion Professionnelle.

Il nous est vite apparu que ces formations, non rémunérées, mettent en évidence des problèmes de temps particulier aux femmes : leur participation à un stage ne peut être acquise que lorsque la question de la garde des enfants en bas âge est résolue, les horaires de formation doivent tenir compte des heures de sortie de classe. Certaines femmes abandonnent leur formation pour « manque de temps ». Et ceci même lorsque ces femmes bénéficient d'une indemnité de licenciement que les rend soi-disant disponibles pour une formation ou une recherche d'emploi. On peut rapprocher ces observations du constat général qu'environ 70% des bénéficiaires du dispositif de la formation continue sont des hommes alors que ceux-ci représentent 58% de la population active.

Il semble donc que certaines priorités d'ordre familial apparaissent lorsque se desserrent les contraintes du travail. Ces priorités — vacances du mari, maladie des enfants — font obstacle à la poursuite des projets d'activités personnels que la formation a pu susciter. C'est ainsi que nous avons avancé l'hypothèse que des rythmes particuliers marquent la vie des femmes, que certains « modèles » d'usage du temps se transmettent de mère en fille, que cette structuration du temps est un facteur déterminant dans leurs stratégies de formation et d'insertion professionnelle. Analyser certains éléments du rapport des femmes au temps pour ensuite interroger la façon dont la formation prend en compte et peut modifier ces éléments, tels étaient nos objectifs dans cette recherche-action.

Une pré-enquête a été menée, à partir d'entretiens semi-directifs, dans un groupe de 30 femmes en formation en milieu rural. Cette formation de 900 heures, au rythme d'une ou deux journées par semaine, se donnait comme objectif général d'associer la formation des femmes et le développement local, en aidant les femmes à formuler et à réaliser sur place des « projets » d'activités sociales ou professionnelles. Sa durée de 18 mois pouvait permettre de repérer des changements ou des évolutions dans les rythmes temporels des stagiaires et de vérifier l'impact de certains événements de la vie personnelle des femmes : mariage, naissance, sur la formation et les projets élaborés. Par ailleurs, le milieu

rural s'était, dans d'autres formations, révélé riche en indicateurs temporels : par exemple, les rythmes des fêtes et des saisons interférant avec les rythmes de formation proposés par les formatrices. De cette confrontation vérifiant que « sur un même lieu, dans le même temps chronologique, des plus profonds séparent les temporalités vécues »² est né ce questionnement, cette recherche sur le temps des femmes.

Les pratiques

Nous avons pu vérifier qu'en milieu rural le temps est encore fortement structuré par le cycle des saisons et surtout par les activités de production familiale que ce cycle peut impliquer. Faire son bois, les conserves, les pâtés, le jardin implique non seulement une occupation du temps, mais des rythmes journaliers et surtout annuels.

Outre ces rythmes liés à des activités du type économique, le cycle des fêtes associatives et religieuses scande la vie sociale de façon très marquante, impliquant plus particulièrement les femmes par les préparatifs que ces fêtes supposent : « j'y pense déjà maintenant à la communion des petits (6 et 8 ans), je pense déjà à la place où je logerai tous ces gens-là, la famille de mon mari, ma famille à moi. . . » La communion est un événement autour duquel s'articulent des projets et alors. . . la formation peut attendre³ !

Enfin les rythmes de vie des membres de la famille — sortie d'école, retour du mari, match du dimanche — constituent les repères fondamentaux autour desquels s'articule la vie des femmes; ces rythmes des autres, elles y sont en quelque sorte « suspendues » puisqu'ils déterminent l'agencement de leurs activités propres, mais elles en sont aussi les gardiennes puisque c'est à elles de les maintenir, de veiller à la régularité et à l'exactitude de tous, à la « bonne marche de la maison et de la famille ».

Ces différents rythmes organisent donc fortement la vie des femmes en milieu rural, structurant du même coup les activités ménagères qui y sont liées. Mais ils sont difficilement compatibles avec les rythmes de formation proposés, à plus forte raison avec les rythmes d'un travail salarié. C'est ainsi que plusieurs femmes ont renoncé à s'inscrire à la formation parce que cela impliquait pour elles de faire la journée continue⁴. « Je ne veux pas laisser mon mari et mes enfants seuls à midi », disaient-elles, soulignant ainsi combien le repas du midi « reconstitue » la famille au double sens du mot (nourrir et réunir) et constitue un repère auquel il leur paraissait impossible de renoncer.

Mais outre ces rythmes qui tissent le quotidien de leur vie, d'autres événements, d'autres cycles viennent marquer le temps des femmes en milieu rural. Mariage, naissance, mort. . . ces événements marquent les grandes étapes de leur vie personnelle, de leur vie physiologique même⁵, qui sont ainsi ritualisées, socialisées, intégrées dans la vie collective. Yvonne Verdier nous apprend que la culture féminine en milieu rural s'organisait autour de ces grandes ruptures que les métiers féminins venaient ritualiser par l'art de la couturière, de la cuisinière, de la laveuse⁶. De ces rythmes-là aussi les femmes sont les gardiennes. Ils symbolisent le rapport mythique qu'elles entretiennent avec la vie, avec la mort de par les rythmes de leurs corps. « Je me demande ce qui se passerait si je ne comptais plus ». Cette phrase à double sens éclaire bien ce que ce rôle de gardienne des rythmes implique de valorisation pour les femmes (« je compterais pour rien si je

ne comptais plus le temps ») et combien la structuration du temps donne sens et valeur à leurs activités et donc à leurs vies.

Mais la disparition progressive des activités productrices qui rythmaient leurs vies (participation à l'exploitation agricole, pratiques d'auto-consommation familiale), laissent certaines de ces femmes devant un vide insupportable, surtout quand cette disparition se conjugue avec le départ de plus en plus précoce des enfants. « Détruisez les repères temporels et vous n'aurez plus aucune raison de vous mobiliser »⁷; ces repères, c'est le retour des enfants le week-end ou à midi, c'est la maison qui s'emplit et se vide comme leur propre corps a été habité puis délivré de son poids de vie humaine. « Je pense que quand les enfants seront partis, ma vie est finie ».

Ce n'est pas qu'elles manquent de choses à faire; au contraire, elles en sont submergées ! Mais la non-structuration du temps dévalorise leurs activités qui deviennent « tâches » puis simples « occupations ». Ceci est particulièrement vrai des « tâches » ménagères : « Je fais n'importe quoi, n'importe quand, coudre, ... repasser... » Leur temps devient flou, elles ont le sentiment de n'en avoir jamais fini à la maison où la variété, le fractionnement et la superposition de leurs tâches rendent une comptabilisation en budget-temps impossible. Et d'ailleurs elles sont censées ne pas « compter » leur peine ni leur temps, au propre comme au figuré, puisque ce temps n'a pas de valeur marchande : « j'ai pris l'habitude que mon temps à moi ne serve à rien ».

Dans cette autre « logique du temps » qui s'amorce, logique liée au développement des sociétés industrielles, c'est le travail salarié qui structure et ordonne le temps, délimite un « avant » et un « après ». Dans les entretiens, nous avons découvert que la formation a joué ce rôle de restructuration du temps pour certaines : « je préparais tout avant de venir » alors que « quand je restais à la maison, j'arrivais pas à m'organiser, j'avais l'impression de perdre mon temps ». Bien que non rémunérée, la formation préfigure le travail salarié; elle oblige et rend possible de s'organiser. Le temps est limité, canalisé, il devient possible de le ressaisir, il n'est plus « perdu ».

On peut donc aujourd'hui repérer en milieu rural deux logiques temporelles complètement différentes : celle d'un temps « continu » rythmé par les saisons, les distances, la production familiale, les échanges avec la communauté; un temps qui, selon Françoise Zonabend, « appartient à chacun, qui est fait de ce que les personnes en font »⁸, et la logique d'un temps compartimenté où se succèdent des séquences de travail et de non-travail, le travail prenant son sens, non de son contenu qui en est dénué, mais du non-travail qui lui succède. « En brisant la continuité du temps, le travail le charge ensuite de signification... Le travail sécrète le temps libre par les coupures, les repères qu'il introduit dans le temps. Le temps libre, les loisirs se dégagent uniquement en fonction du temps contraint qui caractérise le travail »⁹. Ce temps fragmenté, c'est bien entendu celui des sociétés industrielles fondé en particulier sur l'équivalence temps-argent, résultat entre autres d'une longue évolution de la « mesure du temps ».

Les femmes du milieu rural n'appartiennent vraiment à aucune de ces deux logiques. À des degrés divers, elles se trouvent impliquées dans un processus d'acculturation. D'une part, leurs tâches se trouvent vidées de leur valeur propre : coudre, repasser deviennent « *n'importe quoi que l'on peut faire n'importe quand* », la disparition des rythmes propres au travail de la maison, jour de

lessive, grands nettoyages de printemps, étant bien le signe de cette déstructuration. Et l'on entend alors cette remarque qui en dit long : « *J'ai pris l'habitude que mon temps à moi ne serve à rien* ». D'autre part, ces femmes n'ont pas les repères du travail salarié qui, « en brisant la continuité du temps », délimite un temps contraint, un temps libre.

Ce qui est clair enfin, et ceci dans tous les cas, c'est que leur temps est occupé, rythmé de l'extérieur par les autres membres de la famille et que leur gestion du temps consiste en une conciliation, acrobatique et toujours menacée, d'impératifs familiaux variés : « En février-mars, j'ai aidé mon père accidenté à faire boire les veaux, deux fois deux heures par jour, avec la formation et les cours, c'était affreux... j'étais fatiguée, fatiguée ».

Les « modèles »

L'analyse succincte de ces « pratiques », fort variées mais qui renvoient toutes à la confrontation de logiques temporelles différentes, renvoie aussi à des représentations, à des normes, plus ou moins cachées, donc à des « modèles » plus ou moins conscients.

À écouter le discours des femmes au cours des entretiens, il en ressort clairement que, même lorsqu'elles ont du temps, elles ne peuvent en disposer. « Quand les enfants étaient petits, on a moins de temps. Maintenant (que j'ai du temps) il faut que je sois disponible : « Tiens tu ne peux pas venir m'aider » ?, j'y vais de grand cœur, mais si j'étais partie, il s'arrangerait bien. La femme à la maison, elle est pour les autres ». Ou encore : « J'ai du temps libre, mais il faut que je sois disponible, donc je ne peux pas en disposer pour moi ».

Être disponible, c'est attendre, être présente, être assignée à une certaine place, à un certain lieu. C'est une forme détournée de contrôle du temps, toujours lié au mari dans le discours des femmes (« mon mari peut être bien tranquille, je suis là ») et non pas lié aux enfants comme pourrait le laisser entendre un discours sur les femmes. Mais en milieu rural, le contrôle du temps est exercé aussi très directement par l'entourage : mère, belle-mère, voisines. Au point que, quand il s'agit de construire, certaines jeunes agricultrices imposent de le faire le plus loin possible du village. Probablement pour échapper à la surveillance que trahit cette exclamation : « Qu'est-ce qu'on dirait si je sortais me promener l'après-midi alors qu'il y a tant à faire chez-soi ».

Ce contrôle n'est évidemment pas particulier à l'emploi du temps des femmes. Celui des hommes est fortement contrôlé dans le cadre du travail salarié. Mais seulement dans ce cadre, alors que c'est dans sa globalité que le temps des femmes est contrôlé.

Le symptôme le plus évident de ce contrôle global et de la norme implicite qu'il manifeste (« Le temps des femmes doit être complètement occupé »¹⁰), c'est la culpabilité à « prendre du temps pour soi » ou à « perdre son temps » qui s'exprime à travers les discours de la plupart des femmes interrogées : « je ne sais plus comment je pourrais prendre mon temps sans avoir mauvaise conscience de le perdre », et une autre : « J'ai eu ce temps (pour moi) quand je promenais les enfants petits. Je n'avais pas mauvaise conscience, et c'était aussi du temps pour moi », ou encore : « J'ai acheté une petite chienne pour la promener... avant je me sentais fautive ».

Cette culpabilité manifeste clairement que les normes d'usage du temps ont été intériorisées, et que le contrôle extérieur, plus ou moins discret, ne sert qu'à maintenir et renforcer le contrôle intérieur, plus efficace. Le processus d'intériorisation ne date d'ailleurs pas d'aujourd'hui. On le trouve clairement exprimé dans ce texte de M. de Lassus :

Voilà que je vous livre le grand secret du bonheur, celui de la femme heureuse : ne jamais perdre de temps. C'est une affaire de morale... L'homme a un emploi du temps qui lui est imposé par son travail, il est discipliné par sa situation dans la société. La femme au contraire doit s'imposer elle-même sa discipline et son emploi du temps¹¹.

Cette assignation des femmes, au cours du XIX^e siècle, à « occuper » leur temps, à construire par elles-mêmes la clôture temporelle qui les enfermera tout aussi sûrement que leurs sœurs musulmanes, nous a suggéré d'explorer la transmission de modèles d'usage du temps de mère en fille. À écouter les femmes parler de leur mère, c'est la phrase leitmotiv, « j'ai toujours vu ma mère, je vois encore ma mère » qui revient suivie de la description des gestes, des occupations de leurs mères avec une précision tout à fait remarquable. Les « façons de faire » de la culture féminine se transmettent tout particulièrement de mère en fille par les yeux et par les images : « Au printemps je fais mon grand ménage, je peux pas faire autrement, j'ai toujours vu ma mère et ma grand-mère faire leur ménage du printemps ».

Que les femmes reproduisent ou non ces usages importe peu. Ce qu'elles reproduisent c'est l'organisation du temps, son occupation et même sa « sur-occupation » : « Quand on a vu sa mère trimer tout le temps pour le confort de tous, on ne peut se défaire de ça ». Il s'agit vraiment d'un « modèle » c'est-à-dire d'un cadre, d'une représentation. Mais, quand on interroge les femmes sur ce que leurs parents leur ont « dit » ou « interdit », c'est-à-dire sur la transmission des normes, on ne trouve rien concernant vraiment cette occupation du temps (sauf « il fallait travailler »). Par contre, les normes concernant l'espace, normes édictées par le père, sont parfaitement explicites : « la fille devait rester là », « une fille ça devait pas sortir », « avant d'être mariée, par le droit de sortir, même pour aller travailler ». La loi édictée par le père, c'est la clôture de l'espace des filles, le modèle transmis par la mère, c'est la clôture du temps des femmes. L'une vient relayer l'autre avec une redoutable efficacité dans des stratégies sociales de pouvoir et de contrôle.

Si nous pouvons affirmer l'existence d'une norme ou d'une loi non dite (« le temps d'une femme doit être complètement occupé ») pouvons-nous en repérer l'origine ? Nous proposons deux hypothèses :

1) le contrôle sexuel. Toute une série de dictons populaires le suggère : « Tant qu'il y a du travail le diable ne nous tente pas », ou « l'oisiveté est la mère de tous les vices », l'oisiveté pouvant s'entendre comme ce temps-espace vide offert à toutes les aventures, toutes les pénétrations. Mais ce qui confirme avec le plus de pertinence l'hypothèse du contrôle sexuel c'est que pour les femmes interrogées, le seul temps dont elles sont sûres qu'il est à elles, c'est le temps de la toilette, celle du corps. Quand elles affirment « rogner sur leur temps », c'est sur le temps du bain, du maquillage ou du coiffeur. Quand elles disent « prendre du

temps pour elles », c'est du temps pour faire du footing, du vélo ou de la gymnastique.

2) Le contrôle économique. Il a d'autant plus de poids qu'une rémunération vient rarement structurer le temps des femmes en milieu rural, séparant clairement temps de travail et temps libre. Dans la logique des sociétés industrielles, perdre son temps, c'est perdre de l'argent. Quand il y a rémunération, le temps « libre » ainsi structuré n'est pas pris pour « soi », il est consacré à la famille, il continue à être contrôlé. Imagine-t-on une femme déclarer ce que nous avons entendu un homme dire : « J'achète par mon travail le droit de lire mon journal le soir » ?

La formation

Ces différents repérages du temps des femmes en milieu rural nous ont amenées, à plusieurs titres, à nous interroger sur la formation des femmes.

1) Du côté des stagiaires. Pour suivre une formation et exercer une activité professionnelle en milieu rural, à plus forte raison pour créer cette activité, une femme doit investir du temps, beaucoup de temps (en particulier en déplacements), donc se réapproprier du temps à l'extérieur, mais aussi chez elle. Or, préparer un examen ou tout simplement lire, est problématique quand on est « à la maison », sollicitée même en l'absence du mari et des enfants par mille besognes qui n'épuisent jamais les exigences du rôle d'épouse et de mère de famille. Surtout si la culpabilité s'en mêle : « se maquiller c'est comme lire, les femmes se sentent fautes »¹².

Se réapproprier son temps ne relève pas d'une question d'organisation ou d'une meilleure gestion du temps, mais d'une décision personnelle que le langage des femmes traduit fidèlement. À des discours épilouant sur le fait *d'avoir* ou de *n'avoir* pas de temps en général, s'opposent des discours où il est question de « prendre » ou de « se garder » du temps pour des activités précises. Prendre du temps pour soi, c'est poser un geste qui ne va pas de soi, qui implique des risques que nous ne pouvons que soupçonner, par rapport à un équilibre personnel, familial et même social. Il faut du courage en milieu rural pour suivre des cours de gymnastique ou de musique en payant une nourrice pour garder ses enfants.

Mais pour investir du temps dans un projet professionnel, il faut non seulement avoir du temps (ou plutôt le prendre), mais il faut aussi se situer dans une durée, par rapport à un horizon temporel qui permettra d'attendre, d'espérer la rémunération de son capital-temps. Cette capacité de se projeter dans l'avenir, mais aussi de la réaliser par une série de médiations qui le déterminent progressivement, confère au temps son caractère de réalité.

Or, nous avons constaté ici encore que deux types de discours s'opposent nettement chez les femmes interrogées. Un premier type de discours associe à l'avenir de nombreuses références familiales : mutation ou retraite du mari, départ des enfants, problèmes des ascendants. Ces discours sont également très marqués de connotations affectives : « L'avenir . . . , j'y pense avec effroi . . . , sans issue . . . , au niveau des rêves . . . je l'espère un peu plus rose » qui manifestent un véritable strabisme de la « vision » de l'avenir : tout rose d'un côté, tout noir de l'autre. Le temps y apparaît sous la figure mythique d'un destin sur lequel on n'a pas de prise.

L'autre type de discours fait état de projets détaillés à moyen terme (4 ou 5 ans) avec quelques références familiales, enfants en particulier, mais sans

connotations affectives. La vision est accommodée et précise. Le temps est appréhendé comme une réalité avec laquelle il faut composer et négocier.

Ce que l'on constate d'évidence c'est que le premier type de discours est le fait de femmes plus âgées. Pour parler du temps des femmes il faudrait parler aussi de la façon dont elles se situent par rapport à leur âge, c'est-à-dire à leurs corps et à ses capacités reproductives. Nous n'avons pu encore approfondir cette approche du temps des femmes.

2) Du côté de la formation et des formatrices. La question du temps des femmes a d'abord été soulevée par rapport au décalage des rythmes de vie et des usages du temps entre les formatrices « modelées » par le milieu urbain et les stagiaires « façonnées » par ces déterminants fondamentaux du milieu rural que sont l'espace et le temps. Celui-ci, entendu au sens météorologique d'abord : les kilomètres, la neige, pratiquement annulés en ville (du moins à Besançon), commandent en milieu rural. Le calendrier et les horaires de la formation ont dû se plier aux impératifs des saisons, des distances, et même des fêtes, puisqu'à l'époque des communions il a fallu négocier... et modifier les dates prévues.

Mais c'est aussi par rapport à un environnement humain que la formation est interrogée. S'il est apparu de prime abord que le rythme personnel des stagiaires s'accordait mal aux rythmes d'apprentissage et aux étapes proposées par la formation, c'est qu'élaborer un projet et le mettre en œuvre nécessite une maturation intérieure qui ne se bouscule pas, mais, surtout, qu'en milieu rural un tel projet est étroitement lié à l'environnement familial, économique et même politique. C'est parce que les élus locaux ont été sensibilisés et ont appuyé un projet de formation pour des secrétaires de mairies, que certaines femmes se sont remises aux mathématiques avec des chances non négligeables de trouver des postes. Ici encore, la globalité des processus à mettre en œuvre pour réaliser les objectifs de la formation s'oppose aux découpages habituels que justifie le morcellement des processus temporels en milieu urbain.

Au terme de cette recherche, il nous apparaît d'évidence qu'elle a été commandée par l'action. C'est parce que, d'emblée, nous avons été confrontées au problème du temps de cette formation destinée aux femmes, que la recherche sur le temps des femmes, dont nous n'avions que l'intuition, s'est imposée comme une nécessité.

Nous pouvons donc conclure aujourd'hui, qu'une action de formation peut se structurer comme un temps de passage qui s'articule sur les rythmes propres du public concerné dans un environnement donné, construit sa progression, organise ses rythmes de façon à faire évoluer ceux des stagiaires en fonction des objectifs recherchés.

C'est particulièrement vrai lorsqu'on s'adresse par exemple à des demandeurs d'emploi dont le temps de chômage a souvent complètement désorganisé les structures temporelles. C'est vrai aussi des femmes dont le rapport au temps apparaît comme différent de celui qu'impose la culture dominante. Il serait certes intéressant de réaliser une recherche analogue avec des femmes de milieu urbain. Si, sur un certain nombre de points, l'environnement produit un rapport du temps différent, l'on retrouverait probablement certains déterminants communs dont la prise en considération pourrait se révéler un enjeu important des années à venir. Ce rapport des femmes au temps, au niveau des usages, normes, représentations, ces structures temporelles, la recherche amorcée ici ne prétend pas en

explorer toutes les données. Elles espèrent seulement avoir posé quelques repères qui peuvent inviter à poursuivre la réflexion.

-
1. G. de Sury, D.E.A. de Sociologie, Paris VIII, 1985.
 2. Anne Cauquelin, *Essai de philosophie urbaine*, Paris, P.U.F., 1982, p. 62.
 3. Nous avons dû en effet modifier le calendrier des journées de formation, les stagiaires étant indisponibles à cette période de l'année.
 4. C'était un choix délibéré des formatrices qui imposaient donc aux stagiaires une organisation temporelle bien précise.
 5. Par exemple, les premières règles d'une fille sont fêtées dans certaines familles.
 6. Y. Verdier, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Gallimard, 1980.
 7. Anne Cauquelin, *Essai de philosophie urbaine*, Paris, P.U.F., 1982.
 8. Françoise Zonabend, *la Mémoire longue*, Paris, P.U.F., 1980, p. 304.
 9. Danièle Linhart, *l'Appel de la sirène*, Paris, le Sycomore, 1981, p. 31.
 10. Occupé, et non pas, comme celui des hommes, affecté à des activités précises.
 11. M. de Lassus, *Bréviaire d'une jeune fille*, chap. 15, Paris, 1911, cité par Jean-Paul Aron, *Misérable et glorieuse la femme du XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1980, p. 123. Voir aussi l'étude que Katherine Blunden a consacrée aux femmes de la société anglaise du XIX^e siècle dans *le Travail et la vertu*, Paris, Payot, 1982.
 12. Ce qui n'est guère étonnant si elles ont entendu leur mère leur dire lorsqu'elles étaient jeunes : « prends un tricot, perds pas ton temps à lire ».